

VARIÉTÉS.

1

Séance publique annuelle de l'Académie des sciences. Éloge de Legendre; récompenses et prix.

La séance solennelle que l'Académie des sciences a tenue le 28 mars 1861, sous la présidence de M. Chasles (qui avait présidé l'Académie en 1860), se composait, selon le programme invariable de ces réunions annuelles, de la proclamation des prix décernés, et de l'éloge historique d'un académicien, lu par l'un des deux secrétaires perpétuels. M. Élie de Beaumont avait reçu la mission de composer l'éloge traditionnel. Son choix s'est porté sur un mathématicien, d'un grand mérite sans doute, mais dont la renommée est loin d'être populaire. Il s'agit, en effet, de Legendre, savant dont le nom est ignoré de la masse du public, et qui ne se rappelle que par ses *Éléments de géométrie* au souvenir des mathématiciens des lycées.

L'Académie des sciences s'est montrée en 1860 beaucoup plus libérale que les années précédentes, car elle a trouvé l'occasion de décerner presque toutes ses couronnes. Trop économe d'ordinaire, des récompenses et des distinctions dont elle dispose, elle a fait cette fois une heureuse infraction à ses habitudes, et les travailleurs qui, dans le monde entier, estiment à un si haut prix les récompenses de l'Académie des sciences de Paris, trouveront un encouragement précieux dans ses décisions.

Le grand prix de mathématiques, qui pendant si longtemps a été tenu en réserve par l'Académie, a été accordé à un professeur de l'École polytechnique, M. Edmond Bour. M. Ossian Bonnet, répétiteur à la même école, et un auteur qui ne s'est pas fait connaître, ont obtenu des mentions honorables.

En ce qui concerne le prix d'astronomie, cinq médailles de la fondation Lalande ont été accordées à MM. Robert Luther, Herman Goldschmidt, Chacornac, Ferguson, enfin à MM. Forster et Lesser.

Les découvertes dont l'astronomie s'est enrichie pendant l'année 1860 portent à 62 le nombre des petites planètes que l'on compte aujourd'hui entre Mars et Jupiter.

M. Luther, à qui l'on doit la seule planète nouvelle aperçue dans le cours de l'année 1859, a découvert *Concordia*, le 24 mars 1860, à l'observatoire de Bilk: c'est la première des cinq planètes télescopiques trouvées en 1860. Les quatre autres, circonstance extraordinaire, ont été trouvées au mois de septembre, dans le court intervalle de cinq jours. M. Hermann Goldschmidt découvre *Danaë*, à Châtillon, près de Paris, le 9 septembre, dans la constellation du Verseau; trois jours après, M. Chacornac découvre à l'observatoire de Paris une planète qui n'a pas encore reçu de nom; M. Ferguson découvre *Titania*, dans la nuit du 14 au 15 septembre, en Amérique, à l'observatoire de Washington, et c'est dans la même nuit que MM. Forster et Lesser trouvent à l'observatoire de Berlin la planète *Erato*, en cherchant dans le ciel la planète que M. Chacornac avait trouvée le 12 septembre.

On pouvait s'attendre à voir honorer d'une distinction M. le docteur Lescarbault, le médecin astronome d'Orgères, qui a observé, le 26 mars 1859, le passage d'un corps sphérique sur le disque du soleil, ce que l'on a cru pouvoir rapporter à la planète dont M. Leverrier avait annoncé l'existence, en 1859, entre le soleil et Mercure. L'Académie

en a jugé autrement; elle a même pris la peine d'expliquer sa décision négative en faisant remarquer que l'observation de M. Lescarbault n'a pas été confirmée jusqu'à ce jour.

Le prix de *mécanique* n'a pas été décerné.

Le prix de *statistique* a été décerné à M. Guerry, pour son atlas de dix-sept cartes qui a pour titre : *Statistique morale de la France et de l'Angleterre*. Ces cartes, curieuse conception imitée de celle de M. Charles Dupin, ont pour but de faire ressortir, par des teintes plus ou moins sombres, dans les diverses parties de la France et de l'Angleterre, la fréquence des crimes, des suicides, de l'ignorance relative, etc. Le travail de M. Guerry a nécessité un nombre immense de recherches et de calculs; les comptes de la justice criminelle dans les deux pays ont été soumis aux plus minutieux dépouillements pour un nombre considérable d'années.

Après cet ouvrage capital de M. Guerry, l'Académie a accordé deux mentions honorables à deux savants de province : l'une, à M. Husson, pour son mémoire intitulé : *Lois de la population dans la ville et l'arrondissement de Toul*; l'autre, à M. Fayet, pour ses *Recherches sur la population de la France*.

La commission du prix de *physiologie expérimentale* avait reçu en 1860 un grand nombre de mémoires sur des sujets divers. Mais son attention s'est principalement fixée sur trois travaux qu'elle a jugés dignes de récompense, et qui tous trois sont relatifs à l'étude anatomique et physiologique du système nerveux. L'Académie a décerné le prix de physiologie expérimentale pour l'année 1860, à un savant du Hanovre, M. B. Stilling, de Cassel, pour son grand ouvrage sur la *structure de la moelle épinière*. Elle a, en outre, accordé une mention honorable à MM. Philipeaux et Vulpian pour leurs *Recherches expérimentales sur la régénération des nerfs séparés des centres nerveux*; une deuxième mention est accordée à M. E. Faivre pour son travail sur

la *Modification qu'éprouvent après la mort les propriétés des nerfs et des muscles chez les grenouilles*.

L'ouvrage de M. Stilling sur la structure de la moelle épinière, est sans contredit le plus considérable et le plus important qui ait encore paru sur ce sujet. Il a coûté à son auteur treize ans de travail assidu, et il est accompagné d'un atlas magnifique dans lequel toutes les coupes qui démontrent la structure de la moelle épinière sont figurées avec une rare exactitude. Ce qui distingue particulièrement les recherches de M. Stilling, c'est qu'il a voulu montrer l'anatomie de la moelle aussi vraie que possible, en dehors de toute interprétation.

L'Académie a cité avec éloge, dans la même section, deux mémoires, l'un de M. Arthur Gris, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, qui a étudié avec beaucoup de soin le développement de la chlorophylle et le mode de résorption de la fécule dans le tissu des plantes vivantes; l'autre, de M. Gerbe, préparateur de M. Coste au Collège de France, sur le développement des *phyllosomes*, genre de crustacés.

Deux prix relatifs aux *arts insalubres* sont décernés : l'un de 2500 fr. à M. Mandet, pharmacien à Tarare, pour avoir composé un encollage à base de glycérine, propre au tissage des étoffes fines, de celles de Tarare en particulier, l'autre de 2500 fr. à M. Ch. Fournier, pour une manière nouvelle de révéler les fuites de gaz dans les appareils d'éclairage.

M. Mandet, dès 1844, eut la pensée d'employer la glycérine dans le tissage des étoffes de coton, et il consigna ce projet dans une lettre adressée à M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics; mais à cette époque, le prix élevé de la glycérine n'en permit pas l'emploi en grand; seulement, des essais en petit en montrèrent le bon usage. Ce ne fut qu'en 1856 que M. Mandet prépara en grand l'encollage, qu'il appelle *glycérocolle*,

et qui est composé de dextrine, de glycérine et de sulfate d'alumine dissous dans l'eau.

M. Fournier, agent comptable, trésorier du ministère de la guerre, frappé comme le public, des accidents occasionnés par les fuites de gaz dans les conduites si nombreuses qui le distribuent pour l'éclairage et le chauffage, a cherché un moyen simple et pratique de reconnaître ces fuites sans s'exposer à des détonations. Il y est parvenu au moyen d'un appareil appelé *révélateur*, qu'il adapte près du compteur. Un manomètre, adapté au *révélateur*, indiquant une fuite, on enlève une plaque qui fait partie comme paroi de la conduite de gaz; on la remplace par une paroi munie d'un vase de verre contenant de l'ammoniaque liquide et disposée de manière à donner passage au gaz inflammable. Celui-ci, se chargeant d'ammoniaque, acquiert la propriété de donner une fumée blanche, lorsqu'on approche une baguette imprégnée d'acide chlorhydrique de la fissure de la conduite par laquelle s'échappe le gaz. Au lieu d'acide chlorhydrique, on peut faire usage d'un papier de tournesol rougi. Des expériences faites au Conservatoire, devant un des membres de la commission, M. Boussingault, ont attesté l'efficacité et la simplicité de ce moyen.

L'Académie a accordé, en outre, à M. Guigardet 1000 fr., et à M. Bobeuf 1000 fr., d'après les considérations suivantes :

M. Guigardet, simple ouvrier, a imaginé une lampe propre à éclairer les ouvriers qui travaillent dans l'eau : cette lampe a été plus d'une fois mise en usage pour des travaux sous-marins. L'année dernière, l'Académie, d'après le rapport de la commission des arts insalubres, donna une somme de 1000 fr. à l'inventeur; ce dernier l'ayant perfectionnée encore, on accorde une seconde somme de 1000 fr. à M. Guigardet.

M. Bobeuf s'est livré pendant plusieurs années avec

persévérance à l'emploi des produits de la distillation de la houille; il a contribué par ses travaux à diminuer le prix de l'acide picrique, fort employé aujourd'hui; en outre, il est un des premiers qui ait constaté l'efficacité du phénol, un des produits de cette distillation, pour désinfecter des matières fétides, prévenir l'infection des matières susceptibles de se corrompre, et dès lors pour conserver les matières animales.

En ce qui concerne les *prix de médecine et de chirurgie*, on s'est élevé plus d'une fois contre l'habitude prise par la section de médecine, de diviser en infimes parcelles d'encouragements le prix total institué par Montyon, La section de médecine paraît avoir compris ce reproche, car elle a, cette année, concentré ses récompenses sur un petit nombre d'ouvrages et travaux d'une véritable importance. Cinquante-quatre ouvrages relatifs aux différentes branches des sciences médicales, avaient été soumis à son examen; elle a décerné trois prix et deux mentions honorables. Voici l'énoncé de ces récompenses :

A. M. Davaine, un prix de 2500 fr. pour son *Traité des entozoaires et des animaux domestiques*; à M. Bergeron, un prix de 2000 fr. pour son ouvrage intitulé : *De la stomatite ulcéreuse des soldats, et de son identité avec la stomatite des enfants, dite couenneuse, diphthérique, ulcero-membraneuse*; à M. Maingault, un prix de 2000 fr. pour son ouvrage intitulé : *De la paralysie diphthérique*.

A M. Türck et à M. Czermack une mention honorable pour leurs travaux sur la *laryngoscopie*; à M. Marey une mention honorable pour son travail intitulé : *Études sur la circulation sanguine d'après les différentes formes du pouls, recueillies au moyen du sphygmographe*.

La section de médecine cite avec éloge le travail de M. Demarquay sur l'emploi de la glycérine, et une monographie de M. Raimbert, médecin d'Eure-et-Loir, sur les

maladies charbonneuses. Elle note également les expériences du docteur Vella, de Turin, sur le curare comme antagoniste des effets toxiques de la strychnine.

Le fameux *prix Bréant*, relatif à la guérison du choléra, n'a pas plus été décerné cette année qu'il ne l'avait été les années précédentes, et tout annonce que ce legs philanthropique demeurera longtemps sans emploi.

Le *prix triennal* fondé en l'honneur de Cuvier, et destiné à récompenser les travaux relatifs aux diverses branches des sciences naturelles dont ce zoologiste illustre s'était le plus occupé, a été décerné trois fois. En 1851 l'Académie le donna à un des savants les plus éminents de l'Amérique, M. Agassiz, pour son ouvrage sur les poissons fossiles, livre qui est un digne complément des célèbres recherches de Cuvier sur les ossements fossiles du bassin parisien. En 1854, cette récompense fut accordée à un naturaliste de Berlin, J. Müller, dont les travaux avaient exercé une influence heureuse sur la direction des études zoologiques en Allemagne, et dont les découvertes relatives aux métamorphoses des échinodermes avaient puissamment contribué au progrès d'une partie de l'histoire des animaux inférieurs, que Cuvier n'avait pu qu'esquisser. Enfin en 1857 ce prix fut remporté par M. Owen, qui, à raison de ses nombreuses et importantes recherches sur les ossements fossiles, doit être compté au nombre des successeurs scientifiques de Cuvier.

L'Académie a cru devoir décerner le prix triennal au doyen des géologues français, à M. Léon Dufour, qui a poursuivi pendant plus d'un demi-siècle ses patientes recherches, liées elles-mêmes aux premiers travaux de Cuvier. Tout le monde sait que M. Léon Dufour s'est principalement occupé d'étudier l'organisation et les mœurs des insectes. On lui doit un nombre considérable de travaux tant pour la classification que pour l'anatomie et l'étude des métamorphoses des insectes. Son zèle scientifique ne

s'est jamais ralenti. Résidant depuis 1814 dans une petite ville des Pyrénées, il a consacré presque tous ses moments à des travaux anatomiques, et aujourd'hui encore, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, il continue les mêmes recherches avec ardeur.

« Il nous a semblé, est-il dit dans le rapport de l'Académie, qu'il était de notre devoir de récompenser d'une manière éclatante la longue série de travaux de ce savant modeste dont la vie a été si bien remplie, et dont l'exemple est bon à montrer à beaucoup de jeunes gens savants qui se croient condamnés à l'inactivité, parce que leurs fonctions les tiennent éloignés des centres du mouvement scientifique, mais qui trouveraient partout de riches moissons à cueillir s'ils cultivaient avec persévérance le champ que la nature leur présente. »

La dernière catégorie de prix distribués par l'Académie provient de la munificence du docteur Jœcker, célèbre chirurgien américain qui a voulu consacrer spécialement cette fondation à encourager les travaux relatifs à la chimie organique. La section de chimie a fait cette année deux parts du prix Jœcker. Elle a accordé un prix de 3500 francs à M. Berthelot pour ses travaux relatifs à la reproduction artificielle des substances chimiques par voie de synthèse; et un prix de 2000 francs à M. Dessaignes pour ses expériences sur le sucre de gélatine et sur divers acides organiques.

« La section de chimie, dit le rapport, en décernant le prix à M. Dessaignes, donne un témoignage public de l'importance qu'elle attache à des travaux exécutés hors de Paris avec une grande persévérance, un talent des plus distingués et le pur amour de la science abstraite. »

Ce commentaire rapide donnera à nos lecteurs une idée suffisante des récompenses et prix qui ont été décernés en 1860 par l'Académie des sciences, et dont on s'accorde, dans le public scientifique, à louer l'heureuse distribution. Si nous osons quelquefois élever des critiques contre les

prix accordés, nous sommes heureux de pouvoir, dans l'occasion, constater l'impartiale équité des juges de l'Académie.

2

Séance publique annuelle de l'Académie de médecine. — Récompenses et prix. — Eloge de Richard.

Il est de mode et de ton d'assister à la séance publique annuelle de l'Académie des sciences; la société la plus distinguée de Paris se donne rendez-vous, une fois par an, sous la haute coupole de l'Institut, pour entendre le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. Flourens ou M. Élie de Beaumont, raconter les travaux et vanter la gloire posthume d'un académicien, plus ou moins célèbre. Il est singulier que la mode n'accorde point la même faveur à l'assemblée publique annuelle de l'Académie de médecine. Rien n'explique ce caprice, car le programme de la séance, dans l'une et l'autre Académie, est rigoureusement le même, et l'intérêt qu'il peut offrir au public étranger aux choses scientifiques est presque identique dans les deux cas.

L'Académie qui siège dans la rue des Saints-Pères s'occupant exclusivement de médecine, il semble même que les gens du monde devraient se porter de préférence aux assises annuelles de cette compagnie, car la médecine (ceci soit dit sans vouloir offenser nos lecteurs) est un art sur lequel tout le monde se croit le droit de parler. Sans avoir jamais ouvert un ouvrage de médecine, tel homme du monde n'hésite pas à condamner ou à rectifier, de son autorité privée, les jugements ou la prescription d'un médecin qui a pâli sur les livres, qui passe sa vie dans les amphitéâtres et les hôpitaux. Il y a là une inconséquence qu'il doit être permis de faire remarquer.

Si les réunions annuelles de l'Académie de médecine

n'ont pas le privilège d'attirer la foule étrangère à la science, en revanche elles sont une sorte de fête ou de solennité pour la famille médicale. Tout ce qui, dans Paris, touche de près ou de loin à la médecine se trouve réuni ce jour-là dans la salle de la rue des Saints-Pères. Les dames n'y font pas défaut; seulement, elles tiennent, par divers liens, au personnel médical, et si quelquefois, une expression par trop anatomique, une idée d'un réalisme trop crû, vient à échapper à l'orateur de l'Académie, la partie féminine de l'auditoire s'en montre moins effarouchée, par suite de l'habitude.

La réunion annuelle de l'Académie de médecine qui s'est tenue le 10 décembre 1860 a offert l'entière réalisation de son programme ordinaire. Le public était nombreux, mais il ne sortait pas de sa composition habituelle : médecins, élèves en médecine, aspirants à l'Académie, avec un petit nombre de personnes étrangères à l'art médical, tel était le personnel de cette assemblée. La séance offrait néanmoins un degré particulier d'intérêt, car on devait entendre l'éloge d'un professeur qui a tenu une grande place dans l'enseignement, d'un savant qui a si dignement porté et singulièrement accru la gloire d'un nom déjà célèbre, le botaniste Achille Richard.

Selon le programme habituel, la lecture de l'éloge de l'académicien qui avait les honneurs de la séance devait être précédée de la proclamation des prix accordés par l'Académie pour l'année écoulée. Tenue sous la présidence de M. Jules Cloquet, la séance a donc commencé par la proclamation de ces prix, dont nous allons donner une courte énonciation.

Prix de l'Académie. — La question proposée par l'Académie était celle-ci : « Quels sont les moyens d'éviter les accidents que peut entraîner l'emploi de l'éther et du chloroforme, et les moyens de remédier à ces accidents. » Ce prix, de la valeur de 1000 francs, n'a pas été décerné,

mais l'Académie a accordé, à titre d'encouragement, une somme de 600 fr. à M. le docteur Faure, de Paris, auteur d'un excellent mémoire sur la question mise au concours.

Prix fondé par le baron Portal. — La question proposée par l'Académie était conçue en ces termes : « Des obstructions vasculaires du système circulatoire du poumon, et applications pratiques qui en découlent. » Ce prix, qui était de la valeur de 600 francs, n'a pas été décerné; l'Académie a décidé que la même question serait remise au concours, mais elle a accordé à MM. les docteurs Charcot et Benjamin Ball, auteurs d'un mémoire sur la question proposée, cette même somme de 600 francs à titre de récompense.

Prix fondé par Mme Bernard de Civrieux. — L'Académie avait proposé la question suivante : « Apprécier l'influence de la chloroanémie sur la surexcitation nerveuse, sous le double rapport du diagnostic et du traitement. » Ce prix était de la valeur de 2400 francs. Seize mémoires avaient été soumis au jugement de l'Académie, qui pourtant n'a pas cru devoir décerner le prix, mais a accordé, à titre de récompense :

1° une somme de 900 francs à M. le docteur Max. Simon, médecin à Aumale (Seine-Inférieure); 2° une somme de 900 francs à M. le docteur Ambroise Morderet, du Mans; 3° une somme de 600 francs à M. le docteur Zurkowski, de Pont-à-Mousson (Meurthe).

L'Académie a décerné en outre des mentions honorables :

1° à M. le docteur Beroud, à Saint-Etienne (Loire); 2° à M. le docteur Émile Marchand, de Sainte-Foix (Gironde); 3° à M. F. Vigen, étudiant en médecine à Paris; 4° à M. le docteur Padioleau, de Nantes.

Prix fondé par M. le baron Barbier. — Ce prix, qui est annuel et de la valeur de 2000 francs, devait être décerné à celui qui aurait découvert des moyens complets de guérison pour des maladies réputées le plus souvent incu-

rables jusqu'à présent, comme la rage, le cancer, l'épilepsie, les scrofules, le typhus, le choléra-morbus, etc. Deux mémoires manuscrits et trois mémoires imprimés ont été soumis au jugement de l'Académie, qui, néanmoins, a trouvé qu'aucun de ces travaux ne remplissait les conditions du concours, et, en conséquence n'a accordé aucune récompense.

Prix fondé par le docteur Lefèvre. — La question proposée, conformément aux prescriptions du testateur, était celle-ci : « Du diagnostic et du traitement de la mélancolie. » Ce prix, qui ne se distribue que tous les trois ans, est de la valeur de 1500 francs. L'Académie l'a accordé à M. le docteur Semelaigne, médecin adjoint de la maison de santé de M. le docteur Casimir Pinel, à Neuilly.

Prix fondé par le docteur Capuron. — M. Capuron a institué, à l'Académie de médecine, deux prix, chacun de la valeur de 1000 francs, l'un relatif à l'art des accouchements, l'autre se rapportant aux eaux minérales. L'Académie avait proposé comme question relative à l'art des accouchements, la *paralysie puerpérale*. Ce prix a été décerné à M. le docteur Imbert-Goubeyre, de Clermont-Ferrand.

Pour le prix relatif aux eaux minérales, l'Académie avait proposé la question suivante : « Déterminer, par l'observation médicale, l'action physiologique et thérapeutique des eaux sulfureuses naturelles; préciser les états pathologiques dans lesquels telle source doit être préférée à telle autre. » L'Académie n'a pas décerné ce prix, mais elle a accordé un encouragement de 600 francs à M. le docteur Puigt, médecin inspecteur des eaux minérales d'Olette (Pyrénées-Orientales).

Prix fondé par Orfila. — L'Académie avait proposé pour question : « Recherches sur les champignons vénéneux au point de vue chimique, physiologique, pathologique et surtout toxicologique. » Elle n'a reçu que deux mémoires pour ce concours; aucun ne remplissant les con-

ditions demandées, elle n'a accordé ni prix, ni encouragements.

Après l'annonce faite par M. Jules Cloquet, président, des prix proposés par l'Académie de médecine pour l'année 1861, M. Frédéric Dubois, secrétaire perpétuel, a prononcé l'éloge d'Achille Richard.

M. Dubois s'est assez longuement étendu sur la famille des Richard, célèbre dans l'histoire de la botanique. Le premier des Richard était gardien de la ménagerie de Versailles, sous Louis XIV, et son nom se trouve dans les mémoires du temps. Il eut un fils, Antoine Richard, qui devint un botaniste très-expert, et qui fut jardinier en chef de Trianon. M. Dubois nous apprend la part importante qu'il prit à la création de la méthode naturelle et du fameux catalogue de Bernard de Jussieu.

« On sait qu'à cette époque, dit M. Frédéric Dubois, Louis XIV, inspiré par Lemonnier, premier médecin des enfants de France, conçut l'heureuse idée de fonder à Trianon une école de botanique, et que Bernard de Jussieu fut chargé d'y arranger les plantes dans un ordre qui pût en faciliter l'étude; mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, pour faire son classement, Bernard de Jussieu dut réclamer le concours du jardinier en chef de Trianon, c'est-à-dire d'Antoine Richard; de sorte que ce fameux catalogue, attribué depuis exclusivement aux Jussieu, fut en réalité l'œuvre commune des Jussieu et des Richard. Grâce à ces premiers représentants de nos deux familles, les plates-bandes du jardin de Trianon formèrent, pour ainsi dire, l'édition *princeps* du *Genera plantarum*; car jusque-là Bernard n'avait rien écrit à ce sujet, et cette première publication se fit en quelque sorte sur le sein même de la terre. Maintenant, messieurs, Antoine Richard n'a-t-il été que le metteur en pages de Bernard de Jussieu? N'a-t-il pas aussi apporté sa part d'idées dans cette première et mémorable classification? C'est là ce qu'on ne saurait aujourd'hui décider; mais un grand progrès se trouvait accompli; car si Magnol avait eu la première idée de la méthode, Tournefort et Linné s'étaient perdus depuis dans

de longs tâtonnements; celui-ci en la cherchant dans les dispositions des étamines, l'autre dans celles de la corolle.

Claude, fils du prédécent, fut le plus illustre des Richard. De longs voyages scientifiques, une série de travaux de la plus grande valeur l'avaient mis au premier rang des botanistes de son temps, et lui avaient fait accorder, outre une place à l'Académie des sciences, la chaire de botanique à la Faculté de médecine; mais cette chaire lui fut enlevée par une ordonnance de Louis XVIII. Mal encouragé, mal compris, il n'obtint pas toute la justice due à ses mérites et à ses travaux, et l'ingratitude de ses contemporains fut le tourment de sa vie. Achille Richard, son fils, celui qui a fait l'objet de l'éloge académique de M. Frédéric Dubois, devait recueillir son glorieux héritage.

M. Dubois nous fait assister aux commencements de la carrière scientifique d'Achille Richard; il nous montre le futur botaniste d'abord attaché, en 1814, à l'hôpital militaire de Strasbourg, revenant ensuite à Paris, s'y livrant tout entier à des travaux scientifiques, et s'élevant, par les concours, dans les différents grades hiérarchiques de l'enseignement universitaire, pour conquérir enfin, en 1830, la chaire de botanique à la Faculté de médecine, que son père avait quelque temps occupée.

Faisant allusion à cette institution du concours, aujourd'hui supprimée, et vers laquelle se tournent en ce moment les vœux de notre génération médicale, M. Frédéric Dubois nous dit :

« C'était dans le temps de nos grandes luttes à la Faculté, de ces luttes à jamais regrettables, qui faisaient du professorat le digne prix du savoir uni à l'éloquence, et qui, même aux vaincus, pouvaient laisser de glorieux souvenirs. Le succès, du reste, ne fut pas un instant douteux pour M. Richard; c'était pour lui le droit de conquête substitué au droit de naissance, et bientôt la Faculté eut à se féliciter de posséder ce brillant professeur.

« La forme, il est vrai, l'emportait peut-être un peu en lui sur le fond ; mais ce fond était encore considérable, il était le fruit des études les plus sérieuses et les plus approfondies ; quant à la forme, c'était chez lui un don du ciel ; il était né professeur, et en cela il formait un contraste frappant avec son père ; non que celui-ci lui fût inférieur dans l'enseignement, mais Claude Richard, homme de génie, penseur profond, ne se souciait nullement de la forme, et la popularité lui était parfaitement indifférente. Dédaignant le bruit et l'éclat, on ne le voyait sortir de sa solitude que pour s'entourer d'un petit nombre d'élèves ; et comme il les poussait dans toutes les directions, il en a fait pour la plupart des hommes distingués ; il n'aurait eu, du reste, qu'un seul élève qu'il s'en serait contenté, pourvu que celui-ci l'eût suivi dans toutes les profondeurs de la science.

« Son fils, au contraire, par l'aménité de son caractère, par le charme de son élocution et par l'excellence de sa méthode, attirait chaque année près de lui un grand concours d'élèves ; ses leçons étaient d'une clarté, d'une simplicité, j'oserais presque dire d'une fraîcheur, qui annonçait tout ce qu'il y a de droit, d'honnête et de pur dans ce charmant esprit.

« Plein de respect pour son jeune auditoire, il ne l'entretenait jamais que de sujets scientifiques, mais c'était avec une grâce et une variété de tours dont rien n'approche. Avec quel art il pénétrait dans tous les détours d'une question ! Avec quel charme, quelle suavité de langage, quelle convenance, il traitait les sujets les plus délicats ! L'exposition des plus arides détails prenait dans sa bouche une netteté, une élégance, un atticisme qui fixaient l'attention la plus distraite ; le sujet, il est vrai, s'y prêtait merveilleusement, et le professeur se laissait quelquefois entraîner, car chez lui les mots coulaient de source, et avec un timbre de voix qui allait à l'âme ; mais la raison n'y perdait rien.

« Toujours grave, toujours modeste, M. Richard avait à temps repoussé ces élans, et il ne laissait à ses leçons que ce qu'il fallait de chaleur pour ajouter à leur autorité. En un mot, si, à la puissance gracieuse de sa parole, M. Richard eût joint le profond savoir de la science, c'eût été la perfection même. »

L'objet de l'enseignement d'Achille Richard, c'était l'*histoire naturelle médicale*, c'est-à-dire l'exposé des ressources diverses que l'art médical peut tirer des trois règnes de la nature. Toutefois la botanique tenait ici la première place.

Richard devait s'attacher presque uniquement à faire connaître les *plantes utiles*. Le professeur de la Faculté de médecine était donc tenu, dans son enseignement, d'envisager la botanique précisément au point de vue qui avait causé tant de préventions et de dégoûts à J. J. Rousseau, et qui lui a arraché, dans ses *Rêveries d'un promeneur solitaire*, des pages éloquentes et amères. M. Frédéric Dubois a fait ressortir avec beaucoup de goût cette opposition entre les préjugés scientifiques du philosophe de Genève et la tâche qui incombait au professeur de botanique de la Faculté de médecine de Paris.

« Rousseau s'en prend de tous ses dégoûts et de toutes ses répugnances à celui qu'il appelle un certain Dioscoride. C'est lui, dit-il, qui a fait le malheur de la botanique, en la donnant comme une partie de la médecine. Rousseau, messieurs, aurait pu se dispenser de remonter aussi haut ; il lui suffisait de jeter les yeux autour de lui pour trouver les auteurs de ce méfait : ce sont, en effet, les médecins de son temps qui s'étaient ainsi emparés de la botanique au profit de leur art. La botanique n'était plus pour eux une science à part et distincte, qui a ses principes et ses lois, c'était une simple division de leur fastidieuse matière médicale. Ouvrez, en effet, le fameux livre de Jean-Baptiste Chomel *Sur les plantes usuelles*, ce livre qui, de 1712 à 1803, a eu jusqu'à sept éditions, et dont la vogue a duré ainsi tout un siècle, vous verrez comment la pauvre botanique y est traitée. Et d'abord, dans ce splendide vêtement que Dieu a jeté sur la terre, dans ce beau règne végétal, J. B. Chomel ne voyait que deux choses, il ne voyait que des plantes évacuantes et des plantes altérantes ; et, comme il avait découvert qu'il y a sept routes par lesquelles les humeurs peuvent sortir du corps, il avait sous-divisé ses plantes évacuantes en sept grandes classes, et de même pour ses plantes altérantes, qu'il avait aussi judicieusement classées.

« Et notez que ce n'était pas seulement dans son livre qu'il avait aussi savamment distribué les végétaux ; à l'exemple de Bernard de Jussieu, qui avait groupé toutes ses plantes en *familles naturelles* dans le jardin de Trianon, J. B. Chomel avait arrangé les siennes dans son jardin de la rue Saint-Jacques d'après leurs propriétés médicinales ; de sorte que, dans ce lieu

de plaisance, on trouvait le parterre des plantes vomitives, puis celui des plantes purgatives, et ainsi de suite.

« Hâtons-nous de dire, messieurs, pour l'honneur de notre art, que les successeurs de Chomel ont compris tout autrement l'enseignement de la botanique médicale : ainsi M. Richard, pour ne parler ici que de lui, se gardait bien de distraire les plantes de leurs familles naturelles ; respectant tous ces liens de parenté, il commençait par en faire l'histoire au seul point de vue de la science, puis il passait aux applications, et il en faisait connaître les diverses propriétés avec une sage réserve.... Si l'on compare, en effet, ce qu'il a publié à ce sujet avec les livres de ses devanciers, on est frappé de la différence des temps. Jetez les yeux sur les tables placées à la fin des anciens traités des plantes usuelles, vous verrez combien alors la médecine était riche en remèdes fournis par les plantes, et quelle confiance elle y attachait. Il n'était pas une maladie, pas une infirmité qui n'eût au moins en regard une ou deux plantes propres à la guérir, ce qui était déjà assez consolant ; mais il y a mieux : plus une maladie était grave, tenace et rebelle, plus il y avait de plantes pour la combattre. Ainsi, dans l'ouvrage de Chomel, s'il n'y a que quatorze plantes contre le cancer, il y en a cinquante et une contre l'épilepsie, et quatre-vingt-huit contre l'hydrophobie. Vous conviendrez, messieurs, que dans un pareil état de choses, c'était, comme on l'a dit, malice pure aux malades de continuer à l'être.

« Mais dans l'ouvrage de M. Richard, les choses sont bien changées ; et l'on serait tenté de s'écrier : Les remèdes s'en vont ! M. Richard va jusqu'à dire qu'il aurait volontiers banni de son histoire naturelle médicale toutes les plantes qui lui semblaient en désaccord avec la nature des altérations contre lesquelles on les préconise, et que, s'il ne l'a pas fait, il en a du moins diminué la liste autant qu'il l'a pu. »

Ici se trouve l'appréciation, faite par le secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, de la nature particulière des travaux de Richard et du rang qui appartient à ce savant parmi les hommes éminents qui se sont consacrés à la culture de la botanique. L'orateur continue en ces termes :

« M. Richard a été tourmenté, pendant toute sa vie, par un désir sans cesse renaissant, qui ne put jamais être satisfait, et

par un vif regret. Ce que M. Richard regrettait par-dessus tout, c'était de n'avoir pu faire quelques-uns de ces grands et lointains voyages qui inaugurent ou couronnent si dignement la vie d'un botaniste.

« Que de fois il avait rêvé de marcher sur les traces des Tournefort, des Pallas et des Humboldt ! Ah ! disait-il, Fontenelle avait raison, la botanique n'est pas une science sédentaire et paresseuse qui se puisse acquérir dans le repos et dans l'ombre d'un cabinet, elle veut que l'on courre les montagnes et les forêts, que l'on gravisse les rochers escarpés, et que l'on s'expose aux bords des précipices. Rien de tout cela n'aurait pu l'effrayer ; l'instinct des voyages était d'ailleurs dans sa famille : son père, nous l'avons vu, s'était enfoncé dans les forêts de la Guyane et du Brésil. L'un de ses frères était allé se perdre dans les mêmes régions, et l'un de ses fils devait aller chercher des germes de mort dans le nord de l'Afrique ; mais une santé toujours chancelante, toujours précaire, puis des liens et des affections de famille, l'avaient en quelque sorte attaché au rivage : de là, du moins, il encourageait et favorisait, autant qu'il était en lui, et de toutes les manières, ceux qui se jetaient dans ces périlleuses missions. »

Après avoir caractérisé le genre des travaux scientifiques d'Achille Richard, et peint l'homme privé qui réunissait les plus précieuses qualités de l'âme et du cœur, M. Frédéric Dubois raconte les dernières années de ce savant, mort le 5 août 1852.

« C'est ainsi, dit M. Frédéric Dubois, que nous fut ravi, à l'âge de cinquante-huit ans, cet homme si aimable et si bon. Pourquoi faut-il que des maladies sans cesse renaissantes et d'interminables souffrances aient si souvent troublé sa vie ! Il avait par devers lui tout ce que peuvent donner le talent, le goût du travail, la modération dans les désirs, les joies du foyer, les affections de la famille, une honnête aisance, la simplicité du cœur et la religion de l'âme. »

5

Eloge de Duméril par M. Moquin-Tandon.

Dans la séance solennelle de rentrée de la Faculté de médecine de Paris, qui a eu lieu le 18 novembre 1861, M. Moquin-Tandon, professeur d'histoire naturelle médicale, a prononcé l'éloge du naturaliste Duméril, qui, pendant plus d'un demi-siècle a tenu une place importante dans les sciences naturelles et dans l'enseignement public. L'intérêt qui s'attache à ce personnage scientifique, et le mérite littéraire de l'œuvre de M. Moquin-Tandon, nous engage à rapporter ici les passages principaux de l'*Éloge de Duméril* :

« André-Marie-Constant Duméril naquit, dit M. Moquin-Tandon, à Amiens, le 1^{er} janvier 1774. Son père était juge au tribunal de cette ville; il avait sept enfants; Constant était l'avant-dernier.

« Le jeune Duméril accompagnait souvent sa mère dans une église de sa ville natale. Cette église abritait sous ses corniches plusieurs petits ménages d'hirondelles. Au-dessous de ces nids gisaient sur le sol, çà et là, de malheureux insectes meurtris ou mutilés, échappés au moment de la becquée. Constant remarqua ces insectes, il admira leurs couleurs; il en recueillit un certain nombre... Le sentiment de la curiosité n'est pas toujours le mobile de l'étude; mais, lorsqu'il est vif et durable, il peut conduire plus tard à la science, en faisant naître un goût ardent et réfléchi! Vers l'âge de quinze ans, notre jeune observateur montrait déjà pour l'entomologie une passion précoce peu ordinaire chez un enfant. Il cultivait aussi avec enthousiasme les autres sciences naturelles, surtout la botanique. Il avait l'habitude de communiquer à ses amis, dans des causeries presque savantes, les résultats de ses petites découvertes, et préludait ainsi, sans s'en douter, aux fonctions si difficiles qui devaient honorer toute sa vie.

« Dans ces occupations du jeune âge, les parents de M. Duméril voyaient un amusement plutôt qu'une carrière; ils étaient

fort embarrassés pour lui choisir une profession. Le jeune homme penchait vers la médecine (car son amour pour l'histoire naturelle pouvait être regardé comme une des manifestations instinctives de sa véritable vocation), lorsqu'un ami de la famille, frappé de sa prédilection pour l'entomologie et de ses progrès en botanique, conçut la singulière idée... de le placer dans une maison de droguerie! Il proposa de l'envoyer à Rouen pour son noviciat...

« M. Duméril se soumit au caprice de son protecteur sans objection, partit d'Amiens sans résistance, et devint garçon de boutique avec résignation.

« Heureusement pour lui et pour la zoologie, l'honnête droguiste était en même temps membre titulaire de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen; il offrait un genre de cumul peu commun, même aujourd'hui, et possédait une riche bibliothèque, qui aurait fait envie à beaucoup de professeurs. Il reconnut de prime abord l'instruction soignée du jeune apprenti et son inclination pour les sciences médicales. Fort instruit lui-même, il favorisa loyalement les études du pauvre enfant déclassé, l'aida paternellement de ses conseils, de ses livres, de ses amis, cachant sous le voile de la délicatesse la plus scrupuleuse tous les services qu'il s'efforçait sans cesse de lui rendre, et laissant ravir au magasin certaines heures de travail qui étaient libéralement accordées à la science.

« Ce Mécène de la bourgeoisie s'appelait Thillaye. Il était peut-être parent du professeur de la Faculté de médecine, son homonyme et son contemporain. Ce que nous savons avec plus de certitude, c'est que M. Duméril parlait souvent du bienfaiteur qui avait encouragé ses premiers pas, et que ses paroles, profondément émues, exprimaient toujours son estime, son regret et sa reconnaissance.

« Pendant son bizarre apprentissage, M. Duméril remporta un des prix de botanique décernés par l'Académie royale des sciences de Rouen. Ce premier succès aurait dû peut-être fixer son choix entre l'étude des plantes et celle des insectes, et le porter vers la première. Il n'en fut pas ainsi. On verra bientôt que l'entomologie obtint la préférence.

« C'est vers cette époque que M. Duméril fut initié à la connaissance de l'organisation humaine par l'habile chirurgien Laumonier, correspondant de l'Institut de France et professeur à l'École secondaire de médecine de Rouen. L'anatomie ne

tarda pas à devenir pour lui l'objet d'une véritable passion, qui fit oublier rapidement la botanique.

« Cet abandon de l'aimable science avait encore une autre cause : c'était la dépense occasionnée par les herborisations, dépense en réalité fort peu considérable, et néanmoins trop élevée pour une petite bourse comme celle du jeune Duméril. Il écrivait à son père, le 10 juin 1791 :

« Le cours de botanique est dispendieux ici.... On fait trois herborisations.... qui coûtent chacune trois livres; mais je ferai en sorte d'en éviter une! »

« Après quelques mois de dissections, M. Duméril fut nommé *prévôt d'anatomie*. On appelait ainsi un élève d'élite qui était à la fois moniteur à l'amphithéâtre et chef de service à l'hôpital. C'est alors qu'il commença de donner des leçons sur l'organisation humaine, d'abord devant quelques étudiants, bientôt devant un nombreux auditoire. Il obtint un grand succès, dans lequel il montra l'autorité d'un maître, malgré son extrême jeunesse, et dont il entrevit les conséquences, malgré sa modestie.

« A l'âge de vingt et un ans, notre zélé prévôt fut choisi par le district de sa ville natale pour être envoyé à Paris comme élève de l'école de santé qui venait d'être fondée. Il arriva au mois de janvier 1795, plein de zèle et riche d'avenir; il avait une lettre de recommandation pour le professeur Fourcroy, l'un des hommes les plus célèbres de l'époque et les plus puissants dans la direction de l'instruction publique. Bientôt M. Duméril prit rang parmi les meilleurs élèves de l'école, et après un an d'étude il obtint au concours la place de *prosecteur*, place toujours très-disputée, et par conséquent très-difficile à conquérir.

« Ce nouveau succès enflamma son courage; Constant redoubla d'efforts et fut nommé, encore dans un concours, aux importantes fonctions de *chef des travaux anatomiques*. Il avait eu pour concurrent non pas Bichat, comme on l'a dit et trop souvent répété, mais Dupuytren, athlète redoutable, qui déjà laissait entrevoir les brillants succès qui l'attendaient dans sa carrière.

« Cette lutte mémorable offrait une circonstance peu commune dans l'histoire des concours. Les deux rivaux avaient l'un et l'autre de la science, de l'ardeur, mais n'avaient pas beaucoup d'argent.... Ils étaient amis. Avant de descendre dans l'arène, les pauvres jeunes gens rédigèrent une convention d'après laquelle celui des deux qui sortirait vainqueur s'en-

gageait à donner au vaincu le cinquième de son traitement. Il était réservé à M. Duméril d'exécuter le compromis.

« L'étude de l'anatomie humaine avait admirablement préparé le nouveau chef des travaux anatomiques à celle de l'organisation des animaux. Il commença par les vertébrés, il finit par les insectes. Ses progrès furent rapides, car ils étaient secondés par une intelligence prompte, par un coup d'œil sûr et par une mémoire très-facile. Il avait par-dessus tout cette passion du travail et ce mépris des obstacles qui donnent de la considération aux moins habiles et qui conduisent les plus heureux à la célébrité.

« Notre jeune anatomiste méritait de plus en plus les encouragements et les éloges de ses maîtres. Cuvier ne tarda pas à le distinguer et à l'accueillir dans son laboratoire; il le fit participer à ses travaux et lui confia la suppléance de sa chaire au Panthéon. Bientôt il le pria de rédiger avec lui les deux premiers volumes de son *Anatomie comparée*, ouvrage immense, sans modèle, qui devait poser les premières bases de la zoologie moderne. L'idée de cette grande et belle publication semble même appartenir à notre savant confrère, si l'on s'en rapporte à un passage des *Mémoires* de Cuvier.

« En 1801, à peine âgé de vingt-sept ans, M. Duméril fut nommé *professeur d'anatomie et de physiologie* dans cette Faculté, à la place de Leclerc, qui venait d'être appelé à l'enseignement de la médecine légale. Une seconde fois il eut son ami Dupuytren pour concurrent, et le succès couronna encore ses efforts. A vrai dire, ce n'était plus dans un tournoi scientifique, c'est-à-dire dans un combat engagé publiquement; c'était dans une simple *présentation*!

« Les connaissances de M. Duméril étaient très-variées, on le savait; c'est pourquoi, en 1818, on lui permit de passer de la chaire d'anatomie et de physiologie à celle de *pathologie interne*, devenue vacante par la mort du professeur Bourdier. Après les déplorables destitutions de 1823, il fut chargé de nouveau de l'enseignement de la *physiologie*, et en 1830, lors du retour à la légalité, il reprit sa chaire de *pathologie interne*.

« Ce qui prouvait bien plus encore les aptitudes nombreuses dont la nature avait doué notre confrère, c'est que déjà, depuis 1803, il suppléait au Muséum d'histoire naturelle le célèbre continuateur de Buffon dans l'enseignement de l'herpétologie et de l'ichthyologie. Il n'avait pas sollicité cette suppléance, qui lui fut confiée en quelque sorte malgré lui, à une époque où il